

[Text]

In the final analysis, yes, I think you are right about the legendary quality, the reputation quality, of these places, but there is genuinely something behind it.

Senator MacQuarrie: You also suggest, and this again is not new, that admission standards should be raised, but, as I read a paraphrase here, "with allowance for those who bloom late". Is that not appearing as another move toward elitism? Is it not of some concern to all of us for those who may not come from an economic stratum which will allow them to pay, for those who are not in the top or near top in the mental capacity and other abilities? Is there not a danger that we are going to encourage universities to be intellectual playgrounds for the rich and privileged?

Professor Bercuson: We believe in intellectual elitism. It is the flag that we nailed up when we wrote that book. We want the universities to take the best possible students. We think that in a country such as this the resources which go to higher education are too limited to be wasted. A logical extension of that argument is that admission standards be raised.

There are clearly many people going to university who do not belong there; they do not have the ability to do university work. It is not a reflection on their intelligence, it is a reflection on their ability to do university work which is a specialized kind of work. What has happened in this society is that we held out university to people as the ideal, as the goal, the objective of the educational system, as if there isn't any other which is equally as worthy. We have told them that they ought to be going to university and that we will fund them. So universities have been allowing students in with high school leaving grades which, in some provinces, amount to some forty or fifty percent. To me, that is a scandal.

We are not aiming to increase the economic elitism in the institution; we have made that very plain. The three of us come from middle class backgrounds, very clearly. We certainly want to see accessibility on an economic basis as open as possible to the whole spectrum, but no more of this open university admission, virtually open admission, which we have had since the late 1960's. This society, in my opinion, cannot afford it.

Professor Bothwell: The other week, I noticed in the University of Toronto newspaper that in the latest literacy test that we administer every year to our incoming students, the current failure rate in literacy at U. of T. is ten percent or eleven percent, to which can be added another twenty or thirty per cent who are judged barely passible. Barely passible, believe me, is not a very high level.

That is a waste to have ten percent of the people who cannot write an English sentence, an English paragraph, on a very easy exam.

Senator Hicks: Do you take them in just the same?

Professor Bothwell: Well, they are in.

[Traduction]

En dernière analyse, oui, je crois que vous avez raison de parler du caractère légendaire, de la réputation de qualité dont jouissent ces établissements mais cette réputation s'appuie sur quelque chose.

Le sénateur Macquarrie: Vous avez suggéré en outre, et cela n'est pas nouveau non plus, qu'il faudrait reserrer les critères d'admission, «compte tenu de ceux qui s'éveillent tardivement.» N'est-ce pas là une autre mesure élitiste? N'est-elle pas de nature à préoccuper tous ceux qui sont issus d'une couche sociale économiquement moins bien nantie ou qui ne sont pas les plus doués? Ne risquons-nous pas d'encourager ainsi les universités à devenir des terrains de prédilection pour les riches et les privilégiés?

M. Bercuson: Nous croyons en l'élitisme intellectuel. C'est le leitmotiv même du livre que nous avons écrit. Nous voulons que les universités acceptent les meilleurs étudiants possibles. Nous croyons que, dans un pays comme le nôtre, les talents qui se rendent jusqu'à l'université sont trop rares pour être gaspillés. Et le prolongement logique de cet argument est qu'il faut reserrer les critères d'admission.

Il y a manifestement bien des étudiants qui ne sont pas à leur place à l'université; ils n'ont pas la capacité intellectuelle pour faire du travail universitaire. Ce n'est pas un jugement que je pose sur leur intelligence, c'est plutôt une réflexion que je fais sur leur capacité d'exécuter un travail universitaire, qui est une tâche spécialisée. Or, notre société a présenté l'université comme un idéal, voir comme la fin du système d'éducation, comme s'il n'y en avait pas d'autres, tout aussi valables. Nous avons dit aux gens qu'il fallait qu'ils fréquentent l'université, et que nous financerions leurs études. C'est ainsi que les universités ont accueilli des étudiants ayant dans certaines provinces des notes de fin d'études secondaires de 40 ou 50 p. 100. C'est à mon avis, scandaleux.

Nous ne voulons pas augmenter l'élitisme économique dans cette institution; nous l'avons dit bien clairement. Chose certaine, nous sommes tous trois issus de la classe moyenne. Indiscutablement, nous souhaitons qu'il y ait la plus grande accessibilité possible, dans l'ensemble du système d'éducation, à condition que notre situation économique nous le permette, mais nous ne voulons plus de ce régime d'admission ouverte à l'Université, qui existe depuis la fin des années 60. A mon avis, la société n'en a pas les moyens.

M. Bothwell: J'ai lu l'autre semaine dans la revue de l'Université de Toronto qu'aux examens préliminaires que nous faisons passer aux étudiants le taux d'échecs est de 10 ou 11 p. 100; à cela, on peut ajouter un autre 20 ou 30 p. 100 d'étudiants qui obtiennent à peine la note de passage. Et croyez-moi, cette note n'est pas d'un niveau très élevé.

C'est un véritable gaspillage d'avoir ainsi 10 p. 100 des étudiants universitaires qui sont incapables d'écrire une phrase ou un paragraphe en anglais, dans un examen aussi facile.

Le sénateur Hicks: Les acceptez-vous quand même?

M. Bothwell: Ils sont déjà inscrits.